

Roland Bourneuf, *Saint-Denys-Garneau et ses lectures européennes*, Coll. « Vie des Lettres canadiennes », 6, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969, 336 p.

Gabrielle Poulin

Volume 3, Number 3, décembre 1970

Les relations littéraires franco-allemandes au XX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500161ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500161ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1970). Review of [Roland Bourneuf, *Saint-Denys-Garneau et ses lectures européennes*, Coll. « Vie des Lettres canadiennes », 6, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969, 336 p.] *Études littéraires*, 3(3), 433–436. <https://doi.org/10.7202/500161ar>

Magritte, etc. Décidément, tout militait en faveur d'une pareille réimpression.

Monique DOUMONT

Université Laval

□ □ □

Roland BOURNEUF, *Saint-Denys-Garneau et ses lectures européennes*, Coll. « Vie des Lettres canadiennes », 6, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969, 336 p.

Deux réactions sont possibles devant l'inventaire que, en appendice à son étude sur *Saint-Denys-Garneau et ses lectures européennes*, M. Roland Bourneuf dresse des lectures de notre poète : soit un sentiment de déception, peut-être de gêne devant la diversité, voire le fouillis, qu'elles présentent : Maupassant, Verlaine, Ramuz, Dostoïevski, Baudelaire . . . , devant les lacunes aussi qu'elles accusent : l'absence de Proust entre autres ; soit un certain étonnement mêlé d'admiration pour ce que ces lectures laissent supposer de démarches et de recherches sur un plan strictement matériel. Mais, qu'il soit déçu ou satisfait, le lecteur qui se reporte à l'image traditionnelle du climat culturel des années '30, — ces années de crépuscule qui ont précédé « la grande noirceur », — ne peut retenir un sentiment de surprise. Pour une part, en effet, nous avons peut-être plus ou moins souscrit au résumé qu'André Breton avait fait de la situation culturelle du Québec en 1944, juste au lendemain de la mort de Saint-Denys-Garneau : « L'Église catholique, fidèle à ses méthodes d'obscurcissement, use ici de sa toute-puissante influence pour prévenir la diffusion de ce qui n'est

pas littérature édifiante (le théâtre classique est pratiquement réduit à *Esther* et à *Polyeucte* qui s'offrent en hautes piles dans les librairies de Québec, le dix-huitième siècle semble ne pas avoir eu lieu, Hugo est introuvable). Les chars, comme on appelle ici les autocars, rares et poussifs, ne reprennent un peu d'assurance qu'à la traversée de *ponts couverts* d'un autre âge ». (*Arcane 17* . . . , coll. « Le Monde en 10/18 », Paris, Pauvert, 1965, p. 9.) Bien sûr, le surréalisme, lui, avait voulu faire sauter tous les ponts, les couverts et les autres . . . , mais sa force explosive et « convulsive », avant d'atteindre nos rives, allait perdre singulièrement de son efficacité. Quoi qu'il en soit, le seul inventaire des lectures d'un fils, cultivé il est vrai, des années '30, projette déjà un éclairage différent sur les possibilités culturelles du Québec « isolé » de la France. L'étude de M. Bourneuf n'aurait eu pour effet que de nous inciter à une plus grande prudence dans nos jugements sur cette époque d'obscurantisme, elle aurait déjà été très utile. M. Bourneuf a fait plus : il a réussi, conformément à son double projet, à reconstituer la biographie intérieure d'un poète dont la personnalité est plus complexe encore que nous ne l'avions cru (p. 16) et à « poser un jalon dans une vaste exploration à entreprendre » (p. 17) sur les relations entre « les littératures canadienne-française et européennes dans l'immédiat avant-guerre » (p. 16).

C'est avec beaucoup de sympathie et de respect que M. Bourneuf s'est penché sur les écrits de Saint-Denys-Garneau ; avec intuition et intelligence, qu'il a interprété les données de sa recherche. Son ouvrage présente des qualités d'unité et de

cohérence auxquelles se reconnaît non seulement le véritable critique mais aussi le véritable créateur. Où qu'il travaille, celui-ci sait, en effet, retrouver la vie et la reconstituer dans sa totalité et sa complexité. Dans ce qui semblait un fouillis, il fait rentrer l'ordre ; et la matière, il la « réorganise », pour peu qu'elle ait déjà été organique.

M. Bourneuf a su échapper aux deux grands dangers qui menacent le genre d'étude qu'il a faite : la sécheresse de l'analyse et l'arbitraire des synthèses trop systématiques. Il ressort de la lecture de cette étude que l'auteur a laissé une très grande autonomie à ses documents et que ceux-ci ont évolué naturellement et comme librement à la recherche des lignes de force qui allaient leur permettre de retrouver leur nécessité. Tout cela, sans doute, n'a pas été si simple : « Ce n'est pas peu de savoir où va tourner la route de cartes / Cela pourrait changer complètement le cours de la rivière ». Mais une connaissance intime du poète et une longue pratique de son œuvre ont permis au critique de reconstituer la physionomie littéraire, disons mieux : la physionomie spirituelle, de Saint-Denys-Garneau. Toutes les pièces éparées et hétérogènes du casse-tête : ces livres, ces morceaux choisis d'auteurs qui vont de Villon à Malraux, ont fini par former un tout homogène : l'image d'un visage tourmenté, celui d'un poète à la recherche constante, et le plus souvent angoissée, d'une unité intérieure toujours menacée. Selon l'expression très belle et très juste de M. Bourneuf, « à brève ou à longue échéance les lectures de Saint-Denys-Garneau ont agi sur lui comme des révélateurs » (p. 290). Ces écrivains ont donc servi de « précieux et sûrs

témoins » (p. 291) de l'évolution intérieure de Saint-Denys-Garneau qui a occupé « toute sa brève existence à mettre sur pied de multiples stratégies pour reconstituer en lui l'unité » (p. 293).

Mais, si les écrivains qu'a pratiqués Saint-Denys-Garneau ont contribué à lui révéler son propre visage et si leur rapprochement dans le livre de M. Bourneuf réussit à nous présenter le poète sous un aspect encore inédit, ils ne disparaissent pas complètement une fois leur rôle de « révélateurs » accompli. Saint-Denys-Garneau, en effet, par le découpage qu'il a effectué dans ses auteurs préférés, par la lecture personnelle qu'il a faite de chacun d'eux, a rassemblé les éléments d'une anthologie que le livre de M. Bourneuf nous permet d'imaginer. Dans sa préface à son livre *le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi*, Paul Éluard écrivait : « [...] ce qui est le plus vivant pour nous, à la condition que nous le proclamions très haut, le deviendra pour les autres ». M. Bourneuf a prêté sa voix aux ombres qui ont traversé la nuit de Saint-Denys-Garneau, et elles nous ont répété les paroles que le poète a aimées. Ainsi ont accédé à une nouvelle existence des voix que, peut-être, nous croyions familières, mais qui, rapprochées dans un lieu nouveau, présentent des intonations qui nous avaient échappé. Ce voisinage n'a pas appauvri les écrivains que Saint-Denys-Garneau a choisis. Au contraire. Que le poète ait cherché en eux des maîtres pour la formation de son style, comme ce fut le cas pour Lamartine, Musset, Verlaine et Baudelaire (p. 91) ou des guides pour l'élaboration d'une poétique et d'une esthétique (avec Katherine Mansfield, Ramuz, Claudel, Gertrude von le Fort, Du Bos, Valéry, Maritain), il a mis

l'accent sur ce qui rapprochait ces auteurs et les distinguait à la fois. Et de marquer dans l'histoire intérieure du poète les étapes d'un « déplacement progressif de l'esthétique vers le spirituel » (p. 155), place ces écrivains sous un éclairage où l'on n'avait pas accoutumé de les considérer et où ils acquièrent une tout autre dimension. Les rapprochements osés par Saint-Denys-Garneau laissent entrevoir de nouvelles perspectives dans l'histoire littéraire traditionnelle.

« On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres, soit pour se découvrir, soit pour se contrôler. Et les plus objectifs sont les plus illusionnés », écrivait Romain Rolland dans *l'Éclair de Spinoza*. Déjà la deuxième partie du volume de M. Bourneuf, « la Tentative artistique », avait laissé pressentir cette préoccupation morale chez Saint-Denys-Garneau. Les commentaires que le poète a esquissés sur l'art « dépassent tous en définitive la question : comment *faire* une œuvre belle ? pour poser le problème fondamental : comment vivre, comment *être* » (p. 167). Mais, dans la troisième partie de l'ouvrage de M. Bourneuf, intitulée « la Tentative spirituelle », la symbiose opérée par Saint-Denys-Garneau nous apparaît encore plus féconde. Effort de « racination », effort de « désincarnation », telle est la double tentative qui fera revivre pour Saint-Denys-Garneau, d'une part les écrits d'Aimé Forest et de Gabriel Marcel et, d'autre part, ceux de Ramuz, de Claudel, de Bernanos, de Dostoïevski et de Baudelaire, ce dernier représentant « la somme des influences que Saint-Denys-Garneau a reçues, le centre à partir duquel le poète canadien a posé et débattu tous ses problèmes d'ordre artistique ou

existentiel » (p. 259). Il était juste que toute cette étude sur les lectures européennes de Saint-Denys-Garneau s'achevât par la présentation d'un Baudelaire dont la présence était partout sensible au cours de ces pages : « Prise dans son ensemble, l'histoire de la lecture que Saint-Denys-Garneau a faite de Baudelaire est donc celle d'une assimilation progressive et presque totale de sa substance » (p. 285). Et pourtant, c'est peut-être dans cette confrontation finale avec celui que Saint-Denys-Garneau a le plus fréquenté et aimé, que ressort l'originalité de chacun des deux poètes. Et apparaît plus clairement encore l'avantage qu'il y aurait pour notre critique littéraire à s'approprier cette dimension de l'influence que la littérature française a exercée chez nous. L'étude de M. Bourneuf ouvre des perspectives intéressantes de ce côté. Car si les écrivains français ont contribué à former les écrivains canadiens-français, ils leur ont surtout donné l'occasion de se découvrir à eux-mêmes. Maintenant, nous savons que c'est vrai pour Saint-Denys-Garneau. Il reste à le vérifier pour quantité d'autres et du même coup à redécouvrir, sous d'autres aspects sans doute, des écrivains étrangers qui ont dû, pour s'acclimater à notre milieu culturel, vaincre des tabous de toutes sortes. Il n'est pas sûr que leur pensée se soit appauvrie au contact de la nôtre. En tout cas, le livre de M. Roland Bourneuf nous invite à croire le contraire.

De plus en plus la littérature canadienne se veut autonome, de plus en plus aussi elle requiert que des critiques l'étudient pour elle-même et en elle-même. Mais ce n'est pas compromettre son existence ni sa valeur que de la rapprocher de temps en temps

des littératures étrangères. Au contraire, c'est lui permettre de prendre davantage conscience d'elle-même, de s'affirmer différente, et c'est peut-être permettre aux vieux écrivains de là-bas de retrouver une certaine jeunesse. Et l'on se prend à rêver, à la faveur du témoignage et du destin de l'un des nôtres, d'un livre encore à faire dans toutes ses parties et qui pourrait s'intituler *le Canada français et ses lectures européennes*, livre qui nous apprendrait à mieux connaître ce qui nous est venu de l'extérieur, ce que nous avons assimilé, ce que nous avons rejeté, ce qui en somme a fait qu'il existe chez nous des Grandbois, des Hébert, des Lasnier, des Miron, des Ducharme et tant d'autres... De ce grand livre, l'étude de M. Bourneuf aura été un premier chapitre ou, mieux encore, un premier germe, comme Saint-Denys-Garneau a été l'un des premiers poètes authentiques d'un Québec moderne.

Gabrielle POULIN

Hull, Québec

□ □ □

Dictionnaire des écrivains pour la jeunesse, Auteurs de Langue Française, Paris, éditions Seghers, 1969, 214 p. ; J.-P. GOUREVITCH, **les Enfants et la Poésie**, Paris, éditions de l'École, 1969, 177 p. ; **les Chefs-d'œuvre de notre enfance**, Coll. « L'Anthologie Planète », Textes rassemblés et présentés par Remo Forlani et Jacqueline Voulet, Paris, éditions Planète, 1968, 479 p. ; I. JAN, **Essai sur la littérature enfantine**, Coll. « Vivre son temps », Paris, les Éditions ouvrières, 1969, 183 p.

À la différence des pays anglo-saxons et d'un certain nombre de

pays de l'Est, en France les études consacrées à la littérature enfantine sont rares. Une seule main doit suffire pour compter les ouvrages écrits avant la seconde guerre mondiale qui offrent encore quelque intérêt aujourd'hui. Il semble pourtant que ce silence doive cesser. Nous avons vu au cours de 1969 plusieurs rééditions d'ouvrages épuisés, dont celui de Paul Hazard, *les Livres, les enfants et les hommes*, et la publication de nouveaux travaux. Il nous a semblé utile d'attirer l'attention sur les futurs ancêtres de l'Histoire de la littérature enfantine qui nous fait encore défaut ! Nous y trouvons déjà informations et éclaircissements sur l'écrivain pour enfants, sur le rôle joué par l'école, sur les thèmes et les contradictions qui parcourent ce domaine littéraire.

□ □ □

Le *Dictionnaire des écrivains pour la jeunesse*, établi pour les éditions Seghers par la Section Française de l'Union Internationale des Livres pour la Jeunesse, est, à notre connaissance, le premier du genre publié en France. Avouons notre relative déception. Nous ne nous dissimulons pas les difficultés d'une telle entreprise, mais la méthode d'enquête, imposée par la nouveauté du travail, ne parvient pas à se dégager des ambiguïtés de la littérature enfantine. Est-ce l'intention des écrivains, le classement des éditeurs ou le choix des enfants qui définit celle-ci ? Les auteurs ont choisi la définition commerciale : « Nous avons procédé en deux temps. En 1967, nous avons adressé aux éditeurs francophones un questionnaire qui les invitait à nous transmettre la liste de tous les auteurs inscrits à leurs catalogues. À partir de ces premiers renseignements, nous avons établi